

# Ne plus habiter Charleville

par Thierry Hentsch

Du plus loin que je me souviene, l'école est un lieu de terreur. Je m'y suis toujours traîné la mort dans l'âme. Et j'enseigne.

Vieux paradoxe. À force de haïr l'école, je ne l'ai pour ainsi dire jamais quittée. Dispenser ce qu'on n'a pas reçu ? Plutôt : apprendre enfin. De bout en bout, l'enseignement que j'ai subi puis exercé aura été apprentissage.

Du côté de la soumission – l'enseignement subi – une longue grisaille larvée de peur. Peur de ne pas comprendre, peur de ne pas savoir, peur de l'examen surprise. Cet air de dictateur que prenait le maître d'allemand au seuil de la classe, moment de suspension, où nous attendions que tombe le verdict : *ein halbes Blatt!* (l'horrible demi-feuille de l'interrogatoire éclair), ou qu'il reprenne sa marche silencieuse vers le pupitre, se réservant le droit de différer la chute du couperet qui restait toute la leçon suspendu sur nos têtes. Peur d'échouer, relayée par le rituel bulletin hebdomadaire que mon père signait la plupart du temps d'un air triste et crispé. J'étais presque toujours médiocre, à la limite du recalage. Et pourtant, quand venait le moment de faire mes devoirs, je passais des heures à ranger mes crayons, à aligner ma règle, à centrer mon buvard. C'était sans doute ma façon à moi de retourner la discipline contre elle-même.

Plus tard, beaucoup plus tard, lors de ma scolarité de doctorat, je compris que l'enseignement pouvait être autre chose : je rencontrai enfin un maître; il avait et donnait la passion de ce qu'il faisait. Il suffit d'une rencontre comme celle-là. Mais peut-être cette rencontre avait-elle été préparée plus que je ne l'imaginai. Dans la grisaille

des années scolaires, il y eut tout de même une leçon. Une, du moins, à avoir surnagé de l'ennui et de la peur.

Cette unique leçon m'a été donnée vers quatorze ans par mon prof de français. Oui, quelque chose, ce jour là, m'a été donné. On l'appelait Peau-de-lapin, en référence, j'imagine, à ce qu'il avait de rondelet et de soyeux. Sa femme était flûtiste à l'Orchestre de chambre de Lausanne, et c'est elle que je regardais toute la soirée dans sa robe de velours noir les rares fois où j'essayais d'écouter Mozart ou quelque autre ennuyeux. Velours et peau de lapin allaient très bien ensemble.

Il nous fit un beau matin, sans préambule, la lecture d'une lettre d'un adolescent à son maître qui commençait par : « Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville ! ». Je ne peux restituer la suite de mémoire. Mais ce n'est pas nécessaire, je la sais par cœur. Car tout est dans cette première phrase. Dans la liberté de cette adresse magistrale. L'élève est maître de sa phrase, de sa prose, il s'adresse au maître en maître : « Vous êtes heureux, vous, ... ». L'élève décide souverainement du bonheur du maître. Heureux qui peut écrire ainsi à son maître, heureux le maître qui reçoit une telle lettre.

Peau-de-lapin devait nourrir en secret le désir d'en recevoir une semblable un jour de l'un d'entre nous, et c'est peut-être aujourd'hui, je m'en aperçois à l'instant, que je la lui adresse sans qu'il ne la lise jamais. Quel adolescent n'a pas rêvé d'être Rimbaud ? - les rêves de l'adolescence, en dépit de toute la cuistrerie qui s'épaissit en nous au fil de l'âge, ne nous abandonnent pas. Quel professeur de littérature ne rêverait pas d'avoir, une fois dans sa vie, un Rimbaud dans sa classe ? Sans savoir au juste quoi, ce jour-là, j'ai senti que cette lecture qu'il nous faisait de manière presque désinvolte était un aveu, un don, un appel. Voilà ce qu'on peut faire de la liberté, disait la lecture de la lettre à Izambard. Je suis Izambard et vous êtes Rimbaud. Nous n'étions ni l'un ni l'autre, bien entendu, et sa désinvolture même en filtrait tout le regret : voilà ce que je ne parviendrai pas à obtenir de vous, disait-elle, et voilà

**pourtant ce qui devrait se produire ici. « Vous êtes heureux, vous... », ces quelques mots n'allaient pas bien loin, mais « ne plus habiter Charleville » n'en paraissait pas moins un idéal digne d'être poursuivi avec acharnement. Je ne suis jamais allé à Charleville, et me suis étonné, des années plus tard, de voir sur une photo que cette ville minable entre toutes possédait une place qui n'avait rien à envier à la Place des Vosges. Le photographe avait dû se tromper.**

**Charleville était la ville où nous vivions, la ville que je traversais chaque jour sans voir pour me rendre au collège. Voyez où vous êtes, disait la lecture de la lettre à Georges Izambard. Moi qui vous la lis, disait-elle encore, n'ai pas le bonheur de son destinataire : je n'en suis toujours pas parti. Le don que le maître voulait nous faire et que nous ne pouvions pas prendre, il n'avait pas réussi à se l'accorder à lui-même. Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Lausanne ! Comme cette phrase eût été bonne à lire de quelque capitale trépidante au charme neuf. Mais s'il y avait de sa part la nostalgie de l'inaccompli, combien plus encore le désir que certains d'entre nous l'accomplissent à sa place ! Bien qu'encore à Charleville, Rimbaud l'avait déjà quittée, Rimbaud partait bien au-delà de son maître, voilà ce que disait la lecture désinvolte de l'apostrophe rimbaldienne, où l'amitié avait le ton de l'insolence. Le ton de l'inhabituel, le ton de celui qui ne cédera pas à l'habitude (et il est vrai que, très tôt, « l'homme aux semelles de vent » n'habitera plus nulle part). Le don que nous faisait Peau-de-lapin, en mettant le museau à la fenêtre dorée de la vie douillette qu'il menait avec sa flûtiste de velours, c'était la liberté. Moi, disait-il, qui ai fait mon petit bonhomme de cercle au son d'une musique casanière (l'Orchestre de chambre ne voyageait guère), je vous invite à l'insolence de l'esprit, à partir avec elle aussi loin que vous pourrez.**

**Si cette flûte m'enchantait sans que je sache bien pourquoi, c'est qu'elle modulait son chant à travers les barreaux de l'école. Du cœur même de la prison une mince voix s'élevait, à la fois autorisée et impertinente, pour me**

dire : *tu es libre*. Je le sais aujourd'hui, ce même chant, chanté par exemple de Summerhill ou de quelque autre paradis de la pédagogie libertaire, ne serait pas même parvenu à mes oreilles. La cacophonie des libertés rend sourd. La pédagogie de Peau-de-lapin, ce jour-là, ce fut la dissonance. Inoubliable leçon : j'avais raison, soudain, de détester tous les Charleville et de vouloir m'en évader. « Vous êtes heureux, vous, de ne plus... » : le bonheur, c'était de le *dire*, de le dire à son maître, de le siffloter de ce lieu *misérable* où je me résignais six jours sur sept (nous avions congé le mercredi après-midi et l'école le samedi matin) à mon enfermement. En écrivant ce mot, j'ai été tenté de m'arrêter à *enfer*... À vrai dire, l'enfer me mentait : nous étions libres; mais, plus encore, ignorants de notre liberté, atterrés par le simulacre des gardes-chiourme, bref inaptes à l'insolence. Riche leçon : je découvrais d'un même souffle le mensonge, la liberté, l'impuissance – ou, pour le dire moins tragiquement, la mesure. Je prenais, sans bien comprendre, la mesure de l'insolence.

Je n'ignore pas le pouvoir grossissant de la distance, mais je sais aussi que la loupe du temps ne magnifie pas au hasard. Si ce souvenir me permet aujourd'hui d'inventer, autant que de restituer, c'est que l'événement s'y prête. Il reçoit en quelque sorte la dose d'imagination qu'il mérite. On ne brode bien que sur les nappes de qualité. Le simple désir de broder est un signe. Signe de ce qui est longtemps resté estompé dans la trame, comme en filigrane, et que l'aiguille du récit vient colorer. Je n'ai sans doute jamais si vivement vécu cet épisode que maintenant, en l'écrivant. C'est dire, déjà, qu'il n'y a d'enseignement, à proprement parler, qu'après coup. Le seing de la parole ne laisse pas de trace visible, immédiate. Et s'il ne prend son sens qu'aujourd'hui, dans la narration qui l'enjolive, c'est qu'il y avait bien là, dans la quincaille aux souvenirs, un éclat de vérité à dépoussiérer. La chose était là, pas même enfouie, mais je ne l'avais jamais posée dans la lumière de l'écriture.

L'écriture, ici, n'éclaire pas pour des prunes : elle est, jusque dans la lettre dont Peau-de-lapin nous faisait lecture, le truchement de l'insolence. Ainsi, quelque chose de cette insolence, de ce désir d'insolence, devait n'être pas complètement perdu pour que je puisse, des décennies plus tard, le mettre en lumière. Il fallait, en d'autres termes, que l'enseignement eût fait sa marque, même invisible, pour que je veuille, comme on dit, creuser ce souvenir.

Mais aussi, sans doute, pour que, tout bonnement, je me retrouve enseignant; pour que je prenne goût au métier que je m'étais solennellement juré de ne jamais exercer. La vocation tiendrait-elle à une tige si frêle ? Se peut-il vraiment qu'une leçon de français l'emporte sur dix ans de baigne ? Je veux croire que oui. Les métaphores ne doivent leur puissance ni à la durée ni à la répétition – sans compter qu'une scène unique peut se rejouer des milliers de fois dans nos rêves, et des milliers de scènes quotidiennement répétées se fondre en un unique cauchemar.

Oui, il suffit d'une parole pour que l'enseignement laisse sa marque. L'enseignement n'est qu'à la condition de cette conviction. Si je n'étais pas persuadé de l'importance du verbe, du geste, des circonstances, enseigner deviendrait impossible. Il n'y aurait plus qu'à renvoyer les étudiants aux livres ou les laisser musarder dans Internet. Ce « Vous êtes heureux, vous » aurait pu tomber un jour sous mes yeux, mais sans avoir le même effet. Ces quelques mots résonnent pour moi d'avoir été dits par celui-là même à qui, en quelque sorte, ils s'adressaient.

Circonstances tout à fait particulières, donc, où élève et maître pouvaient se voir dans un jeu de miroir. Ce jeu aurait sans doute été plus difficile à mettre en scène dans une leçon, disons, de mathématique. Un prof de maths aurait dû trouver autre chose. Mais je suis certain que toute discipline s'y prête. Il n'y a pas de discipline « rébarbative », il n'y a que des profs résignés. Résignés à transmettre une matière. Mais toute matière, comme on ne croit pas si bien dire, n'est jamais que matière à ensei-

gnement : de l'enseignement, la matière n'est que le prétexte, le propos, le subjectile. Ce jour-là notre petit prof de français toujours impeccablement habillé avait pris la littérature comme matière à impertinence. Je l'avais compris sans être capable de le formuler.

Si l'impression de cette leçon m'est aujourd'hui difficile à retrouver dans la vérité qu'elle avait pour moi sur le coup, ce n'est pas seulement du fait de la dimension mythique que prend le passé, mais pour une raison plus précise, liée à mes préoccupations actuelles : l'exercice même du métier me restitue désormais l'éclat de cet instant. Cet instant ne me parle que d'avoir contribué (avec une force que je ne soupçonne peut-être même pas) à me conduire là où je suis : de part et d'autre du miroir. À croire qu'on n'enseigne qu'aux enseignants, que l'enseignement n'est finalement que pour l'enseignant... Et je le crois en effet.

Scandale ? Le souci d'enseigner, de laisser sa marque, d'imprimer l'autre de son sceau n'atteint sans doute que celles et ceux qui, à leur tour, sont plus ou moins secrètement habités du désir de laisser des traces. Marquer, pourtant, ponctuer de signes, comme pissent les chiens, est un besoin aussi universel que celui de se soulager. Autre paradoxe : si l'enseignant que je suis veut nécessairement faire impression, sa tâche consiste avant tout à éduquer, à conduire au-dehors : l'élève est invité à sortir de soi ; plus encore à sortir des murs entre lesquels on l'assoit. Tel est bien le sens que je tire maintenant de l'impression que m'avait faite Peau-de-lapin en m'estampant du sceau de l'insolence : il m'incitait à m'évader du pénitencier dont nous étions tous prisonniers, lui, mes camarades et moi. Seuls nos corps, disait sa lecture de la lettre à Izambard, s'y trouvaient enfermés. L'esprit (l'âme) avait toute liberté. Non pas que cette liberté fût facile (là résiderait le mensonge de tantôt) mais parce que sa condition première était d'en avoir envie. Ce dont il me marquait en me le révélant à moi-même (l'enseignement reçu n'étant, comme chacun sait, que la révélation de ce qu'on a déjà, de l'insoupçonné en soi) n'était évidemment pas la

liberté mais le désir de l'insolence, le goût de l'évasion. Tout le travail de la vie n'était peut-être, après tout, que de réussir cette difficile et salutaire échappée vers l'air libre.

Et pourtant cette scène inoubliable, j'en ai bien peur, véhiculait elle-même un autre mensonge : que le travail vers la liberté était pur travail de l'esprit. Peau-de-lapin, ça me revient, portait cette fausse vérité dans son allure physique, dans l'incongruité qui marquait chez lui la jonction du corps et du visage. De l'un à l'autre aucun rapport. La boule du corps était laissée à elle-même, jusque dans le soin que Peau-de-lapin mettait à la vêtir. La grâce de ce petit tonneau de chair était sagement contenue, isolée, à l'abri du gilet qui donnait à son embonpoint une sorte de confort bourgeois. Au-dessus de cette coquetterie assez grotesque rayonnaient des traits légers, fins, spirituels. Le visage illustrait en permanence l'éveil de l'esprit, il planait, svelte, aérien, au-dessus des contingences de la vie quotidienne. Rien d'étonnant à ce que cette tête-là nous incitât à quitter Charleville, elle était elle-même en perpétuelle évasion du corps. Tout comme Rimbaud brocardait les velléités guerrières des bourgeois de sa ville natale (il écrit en pleine déroute de 1870), Peau-de-lapin paraissait toujours faire de l'ironie aux dépens de son corps (certes, je les voyais, lui et sa flûtiste, se minouchant, mais non pas mêlés l'un à l'autre – manière de me réserver la jouissance imaginaire de la mignonne de velours). Réflexion faite, Charleville, pour lui, n'était peut-être ni Lausanne ni même notre pénitencier de collègue mais tout bêtement son corps, et je comprends mieux, soudain, ce qui lui donnait sa gestique d'automate.

Rien n'était plus facile, quant à moi, que de m'inviter à l'évasion de l'âme. Elle n'avait que trop tendance à vagabonder. La difficulté, ç'aurait été de libérer le corps, et Charleville offrait à cet égard un alibi de tout repos. Peau-de-lapin se gardait d'ajouter que Rimbaud n'avait pas tardé à trimballer son corps. Sans doute faisait-il partie de ceux qui jugeaient qu'en troquant le vagabondage du verbe contre celui du marchand de fusils Rimbaud reniait la poésie. Quoi qu'on dise de ce reniement (à l'appui

duquel il serait trop facile de citer Arthur lui-même), le poète n'a pas manqué de fuir avec son corps, au point d'y laisser la jambe, et la vie. Peau-de-lapin ne se demandait pas (du moins pas devant nous) si cette pénible fuite n'avait pas amené l'ancien lycéen à constater que Charleville était partout. Dédaigner Charleville, finalement, ce n'était pas seulement mépriser le corps mais faire bon marché du monde.

Dans le monde, comme dans le corps, nous pouvions laisser nos sueurs, nos élans, nos angoisses, bref, tout ce qu'il y a de plus réel, au fond, et nous dédommager dans l'éther de l'esprit de la perte du brut désir de vivre. Voilà à quoi se réduisait, en parfaite concordance avec ce qu'on nous rabâchait jour après jour, l'insolence à laquelle Peau-de-lapin nous invitait. Cette insolence verbale, polie par le bon usage, offrait une soupape de sûreté à la formidable compression dont nous étions l'objet. Nous étions, ne l'oublions pas, à l'école de la peur : l'avenir exigeait d'être préparé, faute de quoi, il serait sans merci. *Vitæ non scholæ discimus*, était-il gravé sur le linteau de notre caserne; suprême impudence qui prétendait, à rebours de tout ce qui se passait entre ses murs, nous y apprendre la vie et non l'école.

Il se peut, après tout, que Peau-de-lapin, sensible à cette fraude, n'ait pas parlé des fusils, de l'amputation et de la fin misérable de Rimbaud pour éviter, justement, d'avoir à moraliser sur le sort des aventuriers qui refusent de préparer l'avenir à Charleville. Peut-être n'y avait-il pas mensonge, mais plutôt retenue, discrétion, au-delà desquelles l'appel à l'insolence n'aurait été, de sa part, qu'imposture. Disons que sa leçon était ambiguë, mieux encore, que l'ambiguïté faisait partie de la leçon. Du cocon de sa vie douillette, Peau-de-lapin devait savoir que, quoi qu'on fasse, aventure ou confort, on ne quitte jamais Charleville. Et s'il ne le disait pas, c'est peut-être qu'à ses propres yeux sa vie ne lui en donnait pas le droit. Il n'avait pas risqué sa peau à vendre des cartouches. Facile au sédentaire peinard de professer que nous habitons tous Charleville. Et à quoi bon le dire ? À Charleville, que nous y



sommes tous, les adolescents que nous étions ne l'apprendraient que trop. C'est même à s'y résigner, pire à y tailler notre place, que l'école entendait nous préparer.

Plus j'y pense, plus je me persuade que le mot clé de la leçon de Charleville est bien le mot *dissonance*. Peu importe qu'il ait été un tantinet démagogique de la produire, elle tombait dans des oreilles sensibles. La preuve, elle résonne encore en moi. Une preuve, bien sûr, qui fait aussi mon affaire : l'enseignant que je suis devenu se mire dans son souvenir et se plaît à croire qu'il détonne à son tour, qu'il laisse son empreinte en déclarant la guerre aux idées reçues. Sans peur et sans reproche, le croisé de l'enseignement brise lance sur lance et va répétant : « je provoque ! »...

Rien de ce qui prétend au sérieux ne résiste à la dérision. Je crois qu'il y avait de l'humour, dans l'espèce de détachement avec lequel Peau-de-lapin avait lu la lettre à Izambard. Un humour qui ne s'adressait qu'à lui-même, ou dont il n'était peut-être pas complètement conscient. Personne ne décide des traces qu'il laisse. Le meilleur de nous-mêmes, nous le donnons malgré nous. Aucun enseignant n'enseigne ce qu'il croit. Être persuadé d'enseigner ce qu'on enseigne nous évite simplement d'avoir à réfléchir sur ce qu'on répète - ce qu'on appelle la transmission du savoir.

Cette transmission est nécessaire. Elle se fait tant bien que mal, non sans pertes ni déchets, mais l'enseignement ne lui est d'aucun secours. L'emmagasiner, fort heureusement, ne s'enseigne pas, il se fait tout seul, à coups de répétitions. Pour cela, nul besoin de maître; sinon dans les métiers manuels, dans les arts martiaux, pour suivre les gestes que le maître répète pour lui-même et qui, peu ou prou, se transmettent malgré lui. Au reste, la transmission du savoir empirique et théorique, si transmission il y a, passe généralement par l'écrit. L'enseignant qui voudrait se faire le porte-parole du savoir consigné perd son temps et celui de ses étudiants. Cet enseignant-là est à peu près certain de ne rien transmettre, sauf l'anxié-

té que lui procure cette certitude inavouée. Et c'est bien parce que nos universités prétendent accroître ce qu'elles transmettent et transmettre ce qu'elles accroissent qu'il ne s'y produirait à peu près rien d'autre que de l'angoisse en chaîne si les étudiants n'apprenaient pas par ailleurs.

La seule chose que l'enseignant puisse faire, décidément, c'est de laisser la marque de la parole. Même s'il est inévitable que le maître se trompe sur la portée de sa parole, la parole ne trompe pas. Là où il n'y a pas de parole, les bibliothèques font mieux l'affaire. C'est pourquoi chacun sent bien celui qui récite son cours, si érudit soit-il, n'enseigne pas : il ne risque pas de trébucher, d'être à court... Aucune parole ne vibre là où le blanc n'a pas de chance. Ce qui fait la parole, c'est la menace de sa suspension. L'enseignant n'enseigne que s'il se risque dans la parole. La seule marque que l'enseignement puisse espérer laisser, en définitive, c'est le goût du risque, le sens de la fragilité. C'était peut-être ça, sortir de Charleville, l'aveu de cette vulnérabilité.

Je ne dis pas que Peau-de-lapin avait pris de grands risques ce matin-là, et je ne me souviens pas que sa lecture de Rimbaud ait provoqué dans la classe un frisson particulier. C'était une leçon comme une autre, dispensée par un prof comme un autre. Et pourtant il y eut, ne serait-ce que pour moi, ne serait-ce qu'après coup, empreinte. Signe, justement, que l'enseignement échappe à l'enseignant. Ce dont je le crédite de m'avoir marqué, à son corps défendant, c'était du désir de se risquer ailleurs, de le quitter, lui et la littérature dont il se servait, comme Rimbaud s'était détaché de sa propre poésie. Peau-de-lapin me disait, à notre insu à tous deux, qu'il y avait mille manières d'habiter Charleville.

*Vitæ, non scholæ...* Cette maxime rébarbative (parce que latine et gravée dans la pierre de nos murs) recevait de cette matinée un charme inattendu. Le risque ne vaut la peine que s'il séduit. L'enseignement qui le propose porte plus ou moins nettement la marque de l'amour.

Que l'enseignement fût érotique, toutefois, Peau-de-lapin n'était pas en mesure de le suggérer – ce que j'ai dit de son corps suffit à le faire comprendre. Si l'érotisme s'insinuait, c'était sans doute par le détour de la flûtiste de velours qu'il avait épousée. Depuis que je la contemplais à l'Orchestre de chambre, je la voyais toujours derrière lui. Et comme il me paraissait inoffensif, je n'en éprouvais aucune jalousie. Au contraire, il la couvait et la protégeait de tout prétendant. Peut-être préférait-il les jeunes garçons. Cette préférence, s'il l'eut, resta toujours secrète, à l'encontre de certains de ses collègues, chez qui elle était notoire. Sans trop comprendre de quoi il retournait, nous savions par de vagues incidents, suffisamment étouffés pour rester à l'abri de la justice mais pas assez étanches pour éviter toute fuite, que plusieurs de nos maîtres poussaient l'amour de l'enseignement assez près de la chair. Il y avait là une confusion sémantique dont la subtilité nous échappait. Au reste, l'amour rôdait, entre nous autant que chez ces Messieurs, mais, contrairement à ces derniers, nous ne rêvions pas d'en faire un outil de pédagogie.

Encore que je fusse plus sensible à la méthode amoureuse que je n'ai bien voulu le dire jusqu'ici. Indépendamment de ce qu'il devait à l'épouse, le visage de Peau-de-lapin ne manquait pas de charme. Si son aménité n'avait pas sournoisement masqué le traqueur de fautes (jettait nul an or tograffe), son sourire angélique – qui sait ? – aurait poussé mon désir d'initiation dans le jardin des leçons privées... Je ne regrette pas d'avoir manqué cette fréquentation, même avec le meilleur maître; inculte comme j'étais, je n'aurais pas su en cueillir le fruit. Comment aurais-je pu faire mon miel là où, si l'on en croit ce farceur de Platon, Alcibiade lui-même, malgré la cour assidue qu'il fit à Socrate, n'y était pas parvenu. De toute façon, *Le banquet* n'était pas au programme, même en grec. *L'anabase* de Xénophon offrait moins de difficultés. Quant à l'audace de notre Izambard, elle n'allait pas jusqu'à le faire parler d'Éros.

Ici, il faudrait pouvoir rapporter le discours dans lequel Alcibiade, passablement éméché, rend compte de sa

déconvenue. La bienséance l'interdit, et par bonheur il n'est pas nécessaire de l'enfreindre. Cette littérature de corps de garde est disponible dans les bibliothèques universitaires et dans les bonnes librairies. Rien ne remplace la lecture dans le texte, disaient nos maîtres. Ils avaient bien raison. Lisez, et vous verrez combien ces histoires de pédophilie manquent de fondement. Socrate lui-même l'atteste : le bel Alcibiade n'a rien eu de lui. Pas même le trésor caché qu'il comptait obtenir en offrant ses faveurs. Ce trésor moins que tout. Pour la bonne raison que, chez Socrate, il n'y a pas de trésor. Rien, du moins, dont Alcibiade, ou quiconque, puisse se saisir. Socrate, tout comme Éros, ne peut donner ce qu'il cherche et qui lui manque. Voilà qui me confirme dans l'idée que Peau-de-lapin, lui non plus, à l'échelle modeste qui était la sienne, ne pouvait donner ce qu'il voulait. Cette insolente saveur de liberté à laquelle la lecture de Rimbaud devait nous éveiller, celui qui nous lisait sa lettre en rêvant d'être son destinataire, cette liberté, il ne l'avait pas.

L'enseignement, à l'extrême limite de ce qu'on peut attendre de lui, est ce don du manque. Peau-de-lapin souffrait de ne pas pouvoir quitter Charleville. Il n'y avait pas de mal à laisser poindre, même malgré lui, la nostalgie d'un impossible ailleurs; pas d'imposture à vouloir nous conduire si peu que ce fût en dehors de la caserne de l'esprit. Charleville était la caverne dont lui-même n'espérait plus sortir. Et dans son dépit, il ne voyait pas que la caverne était le monde, que le monde dont il rêvait était là, sous ses yeux; et la caverne dans sa tête. Comme nous tous, il ne supportait pas le soleil de la vérité.

L'insoutenable vérité, ce soleil que nul ne regarde en face, dit jour après jour qu'il n'y a pas d'autre vérité que le monde; pas d'autre monde que le monde qu'elle éclaire. À la lumière de cette vérité, sortir de Charleville, loin de quitter le monde, c'est entrer dans l'étonnement. Dans l'étonnement sans borne du monde que nous habitons. Voilà ce que Peau-de-lapin nous disait sans trop s'en douter. Non seulement l'enseignant donne ce qu'il n'a pas, il lui arrive aussi de ne pas savoir ce qui lui manque. Mais

**parce que ce manque dit vrai il laisse son empreinte. Il  
laisse le désir d'habiter Charleville autrement.**